

ELIE METCHNIKOFF

Valeur : 0,30 F + 0,10 F

Couleurs : noir, sépia

50 timbres à la feuille



Dessiné par PHEULPIN

Gravé en taille-douce par COMBET

Format horizontal 22 × 36

(dentelé 13)

VENTE

anticipée, le 9 juillet 1966 à l’Institut Pasteur - 25, rue du Docteur-Roux - PARIS 15^e;
générale, le 11 juillet 1966 dans les autres bureaux.

Né à Kharkov, en Ukraine, le 16 mai 1845, Elie Metchnikoff mène, en Russie puis en Allemagne, des études de biologie à l’issue desquelles il soutient une thèse — sur l’embryologie comparée des animaux — qui lui vaut d’être nommé professeur de zoologie à l’Université d’Odessa en 1870.

Douze ans plus tard, il entreprend à travers l’Europe occidentale un voyage de deux ans qui le conduit successivement dans l’île Madère, en Italie, en Espagne, en France et en Allemagne ; c’est au cours de ce voyage que Metchnikoff conçoit, d’abord intuitivement, le premier grand mécanisme d’élimination des microbes dont disposent les êtres vivants : il se trouve en effet à Messine (Sicile), durant l’automne de 1882, lorsque son attention est retenue par le comportement des cellules mobiles d’une étoile de mer en présence d’un corps étranger, en l’occurrence une épine de rosier ; étant donné que ces cellules — les phagocytes — jouent chez les astéries un rôle semblable à celui des leucocytes de notre sang, Metchnikoff conclut à l’existence d’un phénomène — la phagocytose — qui permet à certaines cellules, et notamment aux globules blancs, d’appréhender, d’ingérer et, le plus souvent, de détruire par absorption les corps pathogènes qui se sont introduits dans l’organisme.

Naturellement, comme toute idée neuve qui vient soudainement bouleverser des opinions bien établies, cette découverte révolutionnaire est accueillie par les bactériologistes avec un froid scepticisme et passe presque inaperçue. De retour en Russie (1884), Metchnikoff poursuit néanmoins ses recherches, se livrant entre autres à de délicates expériences portant sur la bactéridie charbonneuse ; nommé ensuite à la tête du laboratoire bactériologique que les autorités d’Odessa ont décidé de créer après qu’en 1885 la guérison inespérée de paysans russes ait prouvé la valeur du vaccin antirabique mis au point et expérimenté en France par Pasteur, peu de mois auparavant, il ne tarde pas à connaître, dans sa nouvelle charge, de nombreuses difficultés tant dans ses rapports avec l’administration tsariste qu’avec ses collaborateurs. C’est ainsi qu’en 1887, on le rend responsable de la mort de milliers de moutons auxquels avait été inoculé un vaccin anticharboorneux préparé dans son entourage ; afin d’échapper aux poursuites, Metchnikoff est contraint de s’expatrier. Mais, où aller ? En Allemagne où il a fait une partie de ses études ou en France ? Finalement, il opte pour notre pays et se rend à Paris où Pasteur, qui « le croit dans la bonne voie », lui réserve un accueil si chaleureux

que le chercheur russe demande à rester aux côtés du grand savant français. Que ce soit dans le modeste local des débuts ou, par la suite, dans les vastes pièces de l’Institut de la rue Dutot dont la construction a été permise grâce à une souscription nationale, Metchnikoff travaille sans relâche, justifiant pleinement la confiance que Pasteur lui a témoignée en le mettant à la tête du service de Microbie morphologique. Homme de science passionné, il défend ses convictions avec acharnement et engage même des polémiques retentissantes qui s’étalent sur plusieurs années, ne prenant fin qu’en 1895 avec l’aboutissement des recherches d’un de ses propres élèves, Jules Bordet, qui réussit à définir la notion d’anticorps.

Cette victoire est importante pour Metchnikoff — il rédige alors un « Traité de l’immunité » publié en 1903 — mais elle n’est cependant qu’un aspect de son inlassable activité : en effet, c’est dans son laboratoire que sont élevés pour la première fois des « animaux stériles », ainsi désignés parce qu’ils vivent sans avoir jamais été contaminés par des bactéries, des parasites ou des virus ; en compagnie d’un autre savant célèbre, le Docteur Roux, il réussit à déterminer avec précision le processus de contagion de la syphilis ; s’intéressant aux problèmes de la vieillesse et de la mort, il découvre que les altérations organiques sont le fait des toxines microbiennes et intestinales ; il entreprend aussitôt des études de la flore intestinale et en retire une thérapeutique très à l’honneur avant 1914, consistant à recommander l’usage régulier des fermentations lactiques pour mieux lutter contre les germes dangereux ; enfin, prolongeant ses anciennes recherches sur la phagocytose, il se penche sur la question de l’immunité naturelle dans les maladies infectieuses et mène sur ce sujet des travaux qui lui valent de partager avec Ehrlich le Prix Nobel en 1908.

Par ailleurs, sous-directeur de l’Institut Pasteur, associé étranger de l’Académie des Sciences, Metchnikoff a pleinement atteint la gloire scientifique lorsque survient sa mort, à Paris, le 16 juillet 1916. Cher aux Français dont il avait choisi le pays comme seconde patrie, Metchnikoff est aujourd’hui considéré en Russie avec le même respect que Tolstoï ou Pavlov : n’est-ce pas le signe que « le maître d’enthousiasme » — ainsi que l’appelait Charles Nicolle, autre grand bactériologue — était dans le vrai lorsqu’il écrivait en 1902 son « Essai de Philosophie optimiste » dans lequel il affirmait sa foi inébranlable dans la science et souhaitait instaurer une religion de l’avenir fondée sur des principes scientifiques et par là même seule capable, selon lui, de « réunir tous les hommes ».

